

Vie et destin.

De Vassili Grossman.

Les romans de 1200 pages ou presque se font rares ; il est vrai que c'est long à lire, mais si on aime retrouver une certaine tradition tolstoïenne de l'épopée - la longue durée - Vie et Destin s'inscrit dans cette lignée. A ceci près que l'épopée, ici, sera un envers sombre et négatif de ce qui fait la grandeur inégalable de « Guerre et Paix ».

Plutôt que résumer une histoire qui se joue à plusieurs niveaux (militaire, politico-policier, familial, social), tentons d'explicitier les situations et les nœuds de relations entre ces différents niveaux.

Nous sommes en 1942, en Russie. L'URSS est envahie par les troupes allemandes et même roumaines jusqu'à la Volga. L'essentiel de la vie des gens, toutes catégories confondues, est conditionné par le sort de la guerre. Qui l'emportera dans cette période décisive autour et pendant la bataille de Stalingrad ? Plus que de « vivre » il s'agira de « survivre », tant les circonstances sont fatales (la guerre) ou atroces (misère, famine). Les quelques « privilégiés » (scientifiques, militaires de haut rang, fonctionnaires du Parti) ne le sont que relativement car à tout instant menacés de dénonciation et pleins de soupçons entre eux-mêmes, surtout s'ils sont amis ou affectivement liés, couples, amants, frères et soeurs....

La réalité de l'époque, y compris celle, particulièrement épouvantable, de la population sans ressources, est exprimée à travers le point

de vue de quelques personnages essentiels. Qui sont-ils ? Je citerai un passage de la préface de Efim Etkind : « Un physicien, de simples soldats, russes ou allemands, un colonel des blindés dans l'armée soviétique, un important SS, bâtisseur d'Auschwitz, des fonctionnaires du parti, de vieux bolcheviks léninistes, les chefs des deux camps : Hitler et Staline. Et voilà que le lecteur commence par découvrir que tous les espoirs de justice et de démocratie sont sans fondement, qu'il n'y a pas de différence de principe entre le nazisme de Hitler et le bolchevisme de Staline »

Tout est dit, tout le serait s'il n'y avait le roman, c'est-à-dire tout ce qui fait la vie de tous et de chacun dominée par ce qui obsède en permanence les personnages, qu'ils partagent dans l'angoisse, avec courage, intelligence, tendresse ou « lâcheté », - et qui a pour objectif : comment s'en sortir ?

L'histoire des familles Strum, Sokolov, Krymov, et de leur entourage, leurs liens amicaux, familiaux, amours, ruptures, angoisses ; les relations entre les chefs militaires et les commissaires politiques ; la force vitale des soldats, des femmes mobilisées et des combattants inébranlables de Stalingrad, alternent avec les débats idéologiques et la description des épreuves quotidiennes dans l'affrontement à un probable et proche destin fatal.

En fait tout se noue et se dénoue en fonction d'une conscience plus ou moins claire de la

domination occulte d'un système policier

Victor Pavlovitch Strum, physicien atomiste réputé, son collègue Sokolov, pris dans la tourmente de l'antisémitisme rampant et perfide de la société intellectuelle russe, verront peu à peu se dissoudre les liens de solidarité qui les unissent entre eux et à leur milieu. Strum, sauvé par le fameux coup de fil que Staline distribuait à quelques-uns selon son humeur, finira, lui aussi, dans la soumission et la dénonciation, lors du prétendu « complot des médecins juifs » au début de la guerre froide

Nikolaï Grigorievitch Krymov, vieux bolchevik, responsable de haut rang dans le parti, communiste fidèle et assez fanatique, sera accusé de « trotskisme et liens avec la Gestapo » et terminera sa carrière comme une loque humaine, enfermé pour le pire (interrogatoires, torture) à la Loubianka, la prison politique de Moscou : les commissaires politiques veillent, qui ne sont pas décrits comme pervers ou antipathiques, loin de là.

Grekov, responsable d'un détachement avancé à Stalingrad, encerclé avec quelques survivants dans une poche de résistance inébranlable et pour cela même soupçonné de trahison, « s'en sortira », dans sa libre opposition à la police du parti, par une mort « héroïque ».

Anna Semionovna, mère de Victor Strum, enfermée dans le ghetto d'une ville prise par les Allemands terminera en camp d'extermination et mourra en accompagnant maternellement dans la mort atroce de la chambre à gaz un jeune enfant perdu dans le camp. La lettre qu'elle envoie à son fils, Victor Krymov, chargée de profonde compréhension d'autrui, d'amour bouleversant et de grande dignité est un passage des plus révélateurs de l'esprit du roman.

Novikov, lieutenant-colonel talentueux et énergique, victorieux à Stalingrad, est amoureux d'Evguenia Nikolaïevna Chapochnikov, la sœur de Lioudmila et femme de Strum. Evguenia aime Novikov, elle est divorcée de Krymov, mais reviendra vers ce dernier pour le soutenir quand il sera arrêté et Novikov en sera définitivement ébranlé.

Des officiers discutent stratégie, culture et vie quotidienne, toujours en réserve par rapport aux commissaires politiques. Des scientifiques discutent culture, vie quotidienne et politique, souvent avec naïveté et dans la crainte du pouvoir politique ou académique. Des hommes et des femmes parlent de leurs soucis, de leurs enfants, de ceux qui meurent à la guerre ou disparus dans les camps, de la misère et de l'espoir. Ils entrent en scène par chapitres entiers les uns après les autres et leurs destins souvent se croisent, en général pour le pire des dénouements : la mort, la prison politique, l'exil en camp de concentration, l'enfermement dans un ghetto. Les amours sont fragiles, contrecarrées par les difficultés de résidence, de transport et de logement ou les impossibilités dues à la guerre.

Ce roman, fluide à la lecture, émaillé de morceaux de bravoure (la « profession de foi » d'un haut responsable nazi qui n'est pas sans évoquer le Grand Inquisiteur des « Frères Karamazov », la lettre d'adieu d'Anna Semionovna...), passionnant quand la fiction « colle » à la réalité du temps, n'a pas l'ampleur de la fresque historique et l'implacabilité du jugement d'Alexandre Soljenitsyne. Le recul qu'il prend sur les événements est d'une certaine façon limité. Il parle de la politique de « dékoulakisation » des années trente sans bien décrire la réalité atroce de la famine ni la dimension quasiment génocidaire en Ukraine, et lorsqu'il mentionne les purges de 1937 ou

le « complot des blouses blanches » qu'il semble mieux connaître, on voit combien dans les années cinquante et soixante encore le manque d'information et le conformisme idéologique imprégnaient l'intelligentsia de l'URSS.

Les romans précédents de Vassili Grossman ont été très lus en URSS, notamment « Stepan Koltchougine », un « héros positif » comme les voulait l'idéologie officielle du réalisme socialiste. Il en reste des traces dans « Vie et Destin » : bonté naturelle du peuple russe, foi révolutionnaire à toute épreuve, générosité et courage individuel, sentimentalisme de bon aloi...

La question se pose pour Grossman lui-même. Lorsqu'en 1962 il remet son manuscrit à la revue Znamia, le rédacteur en chef le lit et le transmet immédiatement à la Loubianka. Quelque temps après, le KGB débarque chez Grossman et rafle le manuscrit, les brouillons et jusqu'aux papiers carbone. Grossman meurt un an et demi plus tard.

Le préfacier laisse entendre que Vassili Grossman croyait au miracle.

« Ce livre soulève tous -ou presque tous- les problèmes du stalinisme et l'auteur ne pouvait l'ignorer ».

Mais alors, remettre le manuscrit à une revue orthodoxe ne relève-t-il pas d'une sorte d'autodafé personnel ? Et Grossman, qui fut stalinien très longtemps, n'est-il pas à la fois sa propre victime et son propre juge ? Il y a des blancs dans le récit très pénétrant de la réalité soviétique de ce temps. Tout n'est peut-être même pas dicible, y compris dans une fiction historique, lorsque la propre mémoire de l'écrivain – si talentueux par ailleurs- semble fléchir à propos de faits, d'événements qui sont les stigmates profonds de ce qu'il dénonce par ailleurs, tant la conscience idéologique de l'homme reste toujours humaine...trop humaine.

Urp **QUICKSTRÖM**

« *Vie et Destin* » : Vassili Grossman :
L'Age d'homme, 1980.
 Réédition en *Livre de poche*
 1178 pages
 12 euros